



# Les cinq cents chevaliers du cornique

Roger Faligot

LANGUE QUE L'ON A CRU DISPARUE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, LE CORNIQUE CONTINUE DE NOURRIR DES CONVERSATIONS EN CORNOUAILLES. DICTIONNAIRES, JOURNAL, ÉCOLES OU ÉMISSIONS DE RADIO DONNENT À ENTENDRE CETTE COUSINE DU BRETON PRATIQUÉE PAR UN DEMI-MILLIER DE LOCUTEURS.

“J’étais pour le maintien dans l’Union européenne comme nos amis écossais. Mais puisque le peuple de Cornouailles a voté pour le Brexit, je dois être à ses côtés.” Ainsi parle James Whetter en cette journée ensoleillée d’août sur la pointe de la petite presqu’île de Goran. Comme il gère un camping sur les hauteurs de St Austell où il est né en 1935, il est évident que les échanges avec les touristes qui viennent découvrir cette somptueuse côte cornique lui donnent du grain à moudre.

Pour nous montrer combien il aime le continent d’en face, d’où nous venons, il nous fait visiter sa mesure décorée de photographies géantes de Bretonnes en coiffe. “Je suis allé bien souvent au Festival interceltique de Lorient ou à la Fête du *Peuple breton* à Brest”, sourit-il en soulignant que dans les années 1970-1980, il présidait un petit parti nationaliste cornouaillais qui s’est réduit depuis comme peau de chagrin. Et qui a laissé le champ libre à une autre formation qui défend elle aussi l’identité cornique et la langue des ancêtres, le Mebyon Kernow, les “Fils de Cornouailles”.

Depuis cette époque, en 1975, James Whetter a publié sans relâche son magazine mensuel *An Baner Kernewek*, (“*L’étendard cornouaillais*”). Un patchwork d’articles sur l’histoire, les cultures, les actualités

de cette pointe élancée vers l’Irlande. Mais c’est surtout la langue cornique qui est l’affaire de sa vie et il se plaît à rappeler que plusieurs centaines de locuteurs parlent aujourd’hui une langue qu’on avait dite éteinte un siècle plus tôt. Pour résumer, l’histoire de cette langue qu’il a voulu faire revivre, il faut remonter dans les temps lointains, les *Dark Ages*, au VI<sup>e</sup> siècle, où ce pays formait un royaume, celui de Domnonée, avec la pointe armoricaine sur laquelle des Bretons sont venus s’installer portant dans leur besace leur langue brittonique. Langue qui allait se ramifier plus tard en gallois, cornique, et breton, ce dernier par symbiose avec le celtique continental qui se parlait encore en Armorique.

## SUR LES DEUX RIVES

Pendant le Moyen Âge, et jusqu’à la Renaissance, une même langue s’est parlée sur les deux rives. C’est l’époque où se jouent les miracles, des pièces de théâtre religieux qui ont un impact considérable pour cette langue brittonique. Ainsi les célèbres *Ordinalia*, drames autour de la Passion du Christ, présentent l’avantage de constituer des dialogues avec un langage qui nous est resté écrit dans les parchemins. Autre pièce de bravoure : *La Vie de saint Meriasek* (*Beunans Meriasek*). L’histoire de ce saint, connu en Bretagne sous le nom

de Mériadec, puisque né à Carhaix et évêque de Vannes au VII<sup>e</sup> siècle, s’est écrite vers 1500. Mais au cours de ce siècle-là, sous la dynastie des Tudor, la religion réformée impose la langue anglaise, particulièrement avec *The Book of Common Prayer* (1549), et joue en conséquence un rôle déterminant dans le début du déclin du cornique. Ce livre de prières anglican, loin d’exalter la sérénité des cœurs, provoque des révoltes contre le pouvoir londonien.

Deux siècles passent. Edward Lhuyd, un savant d’Oxford, visite la Cornouailles alors qu’il étudie les langues celtes et recense au moins vingt-cinq paroisses où l’on parle encore le cornique depuis Land’s End (Penn an Wlas) jusqu’à la péninsule de Lizard. Un jeune clerc d’une de ces paroisses, St Just-in-Penwith, lui lance à la tête cette phrase aussi énigmatique que prophétique : “*An lavar koth yw lavar gwir, / Na boz nevra doz vaz an tavaz re hir, / Bez den heb davaz a gollaz i dir.*” On la traduit ainsi : “Le vieux dicton dit vrai, / Une langue trop longue n’a jamais fait de bien, / Mais l’homme sans langue a perdu sa terre.” Autrement dit : la langue oubliée, le pays perdu. Ce n’est pas un hasard si, dans un temps pas si éloigné, les pêcheurs ont continué à parler “corniquois”, probablement au contact de leurs cousins bretons sur la côte sud de la Manche ou en

St Michael’s Mount près de Penzance. C’est l’une des extrémités du sud de la Cornouailles, cette pointe qui s’élance naturellement vers l’Irlande.

recevant de nombreux paysans itinérants, des potiers, des ébénistes qui ont traversé la Mor Breizh...

Jusqu'à son décès en 1777, la plus célèbre locutrice, Dolly Pentreath, avait continué à vendre son poisson à Penzance, s'exprimant uniquement en cornique que tout le monde, devenant bilingue de fait, comprenait toujours. Mais elle faisait sans doute figure d'exception pour que le peintre John Opie brosse un portrait d'elle à l'huile, et que des gravures circulent comme on les voit quand on visite aujourd'hui le St Michael's Mount, le petit mont Saint-Michel de Cornouailles. Sur son lit de mort, dans un dernier souffle, elle aurait

et Paris n'a-t-elle pas rayé le cornique de la carte des langues ? Même si des prisonniers bretons de l'armée française, selon la légende, ont pu encore parler un peu avec certains géoliers cornouaillais sur les pontons-prisons de Plymouth... Et les langues jumelles ont alors cessé de se nourrir l'une de l'autre. Au point que le cornique, exsangue, gisait dans un coma dépassé. Il a fallu attendre un siècle pour qu'une poignée d'amoureux de la langue pratiquent la respiration artificielle, et la fassent renaître.

Paradoxalement d'origine anglo-écossaise, c'est Henry Jenner, considéré comme le "père de la renaissance cornique", qui publie en 1904 *A*

est évidemment le saint enclos de Gwinwallo-Gwenolé, l'équivalent de Landévennec dans la rade de Brest.

Avec quelques autres, Robert Morton Nance fait renaître cette langue au moyen de dictionnaires, tel celui de 1938, et grâce à des cours du soir organisés dans l'entre-deux-guerres. La naissance du Gorsedh des bardes en 1928 accroît l'intérêt pour la culture et sa propagation. Morton Nance, qui se fait appeler Mordon, en a été le Grand Barde de 1934 à 1959, date de sa mort, ayant succédé à son ami Henry Jenner.

Après 1945, la relance de cet apprentissage de la langue a connu un succès non négligeable, plus tard soutenu par des structures tels que le Cornish Language Council, le Cornish Language Board (Kesva an Tavas Kernewek) et Agan Tavas ("Notre Langue"). Cependant, on a assisté à une bataille linguistique qui a temporairement affaibli le mouvement de renouveau. Il s'agit d'une guerre des graphies. Morton Nance avait établi la sienne, l'*Unified Cornish*, celle que soutient aussi James Whetter, basée sur les textes des pièces anciennes comme les *Ordinalia*.

### QUINZE MILLE MOTS

Dans les années 1970 et 1980, une nouvelle génération va proposer une graphie dite commune, *Kernewek kemmyn*, qui a pour objectif de tout simplifier en rapprochant l'écriture et la lecture. Elle est finalement adoptée par le Cornish Language Board en 1987. Ken George, océanographe de l'Institut maritime de Plymouth à la retraite, linguiste et poète, a ainsi donné un nouvel élan en rédigeant des dictionnaires modernes. "C'est le Roparz Hemon cornique", selon Yoran Delacour son éditeur breton Yoran Embanner pour le mini-dictionnaire cornique-anglais (*Gerlyver pocket*), que l'on trouve étonnamment diffusé dans tous les musées et offices du tourisme en Cornouailles. Mais c'est le "grand dictionnaire" *An Gerlyver Meur*, (cornique-anglais, anglais-cornique) publié pour la première fois en 1993, et réédité depuis



dit une phrase souvent répétée : "Je ne veux pas parler anglais.", "*My ny vynnaw kows Sowsnek*." Elle est demeurée une personne emblématique de ce cornique qui ne veut pas mourir, au point qu'au XX<sup>e</sup> siècle, l'écrivain breton Per-Jakez Helias lui a consacré un poème bilingue mis en musique par Étienne Daniel, "La chanson de Dolly Penreath" : "Mon pays sent le cheval chaud, l'ajonc broyé la terre humide, son parfum s'en va tous les jours, avec les noms des grands chemins, Dolly Pentreath, Dolly Peantreath..."

Puis, en 1800, les guerres napoléoniennes ont sans doute joué leur rôle. Dans quelle mesure le blocus continental et la guerre entre Londres

*Handbook of the Cornish Language*. Son jeune disciple Robert Morton Nance le suit sur cette lancée en lui demandant de l'aider à interpréter les milliers de noms de lieux qui ont conservé leur appellation d'origine et ressemblent tant à la toponymie bretonne. Aujourd'hui, dans *1000 Cornish Place Names Explained*, Julyan Holmes nous le rappelle. De nombreux noms commencent par *Car-* (à l'origine c'était *Carn-*), *Ker-*, *Lan-*, *Men-*, *Parc-*, *Pen-*, etc., comme en Bretagne. Avec de multiples sites miroirs qui reflètent les liens vers le V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècles entre les deux rives du royaume de Domnonée. Un seul exemple : Landewednack (anciennement Lanndewynnek)

Le portrait de Dolly Pentreath de Mousehole, peint par John Opie en 1770, témoigne de la notoriété acquise par cette femme de pêcheur qui vendait son poisson en utilisant uniquement le cornique.

avec des révisions, qui bouleverse la donne. Il faut alors, comme l'auteur l'explique dans sa préface, compenser la différence entre le demi-million de mots qui existent en anglais et les onze mille cinq cents trouvés dans les textes du cornique traditionnel.

Pour relever ce défi, il a dû composer des termes nouveaux qui découlent du monde moderne et de ses techniques. Tel que le précise Ken George : "Il s'agit d'une extension du champ sémantique d'un mot cornique préexistant. Par exemple, pour dire 'faire la queue' on utilise *lost* – qui veut dire, comme en breton, la 'queue d'un animal' – ; puis des mots composés comme dans *marghlergh*, 'sentier cavalier', unissant deux mots corniques : *margh*, 'cheval' et *lergh*, 'piste' ; ou encore des mots empruntés au gallois ou au breton, par exemple *oyl-men* pour dire du pétrole (*eooul-maen* en breton) ou des mots internationaux comme *radio* pour la radio." L'avantage de ce système, c'est qu'un locuteur peut presque inventer un mot avec deux autres et se faire comprendre... "Il a fallu repartir du langage traditionnel et réécrire les mots, pour arriver actuellement à un total de quinze mille", précise-t-il encore à *ArMen*, une revue qu'il affectionne, d'autant qu'il parle aussi breton et français et qu'il a épousé une Bretonne de Saint-Pol-de-Léon.

#### QUATRE NIVEAUX

Naturellement, pour chaque mot inscrit dans le dictionnaire, Ken George indique les anciennes écritures qui attestent des origines, et aussi, comme c'est souvent le cas, ceux qui sont similaires dans les deux langues sœurs que sont le gallois et surtout le breton. Un exemple : la bière de la marque Korev, Cornish Lager, brassée à St Austell, tire directement son nom du mot "bière" en cornique qui se dit... *korev*. On pourrait croire qu'elle a donné son nom à la Coreff en Bretagne, mais en réalité, dans les temps anciens, c'est par le mot *coreff* qu'on disait "bière" en pays armoricain et non *bier* comme aujourd'hui.

Une petite histoire, comme tant d'autres que l'on trouve confortée grâce au dictionnaire de Ken George. *Onen, deu, try, pewar, pymp...* jusqu'à cinq cents ! Ils sont un peu plus de cinq cents – James Whetter et Ken George sont d'accord sur ce chiffre – à parler le cornique. "Mais, précise ce dernier, environ trois mille à le comprendre. Depuis trente ans, nous avons développé des systèmes d'enseignement, mais cela reste encore modeste quand on compare avec la Bretagne. Avec un pays tout en longueur comme la Cornouailles, il nous faudrait des enseignants itinérants." Reste que de nouveaux moyens ont vu le jour.

qui se passe chez les cousins écossais. Et évidemment, des méthodes comme *Cornish is Fun* dont il est intéressant de noter qu'elle est publiée par l'éditeur gallois Y Lolfa. Plus traditionnelles mais aussi efficaces, les écoles à quatre niveaux sous la tutelle du Bureau des langues corniques. L'examen final du quatrième niveau permet d'appartenir au Gorsedh des bardes, sorte d'autorité morale qui encourage le développement de la culture. C'est ainsi qu'en septembre dernier, Merv Davey, le Grand Barde du Gorsedh Kernow, a accueilli dix-neuf nouveaux impré-trants dans ce collège qui comprend cinq cents membres au cours d'une



La veille de notre entretien, Ken George a rencontré un nouveau et jeune animateur qui va jouer un rôle dans la Rado an Gernewegva, qui émet grâce à Internet. Grâce aux bénévoles, elle diffuse en cornique les informations de la semaine ainsi que de la musique.

L'Internet avait déjà révolutionné l'approche de cette langue comme pour toutes les autres de même que la diffusion de livres. On vend en ligne aussi bien des récits et des poèmes que des traductions de langues étrangères, y compris les aventures du chien Spot, *Pléma Spot ?*, pour les plus petits, ou la traduction de *An Ynyis Dhu*, *L'Île noire* d'Hergé, la fameuse BD des aventures de Tintin

célébration en plein air à St Keverne. Mais désormais, l'on songe aux générations à venir. En témoigne la création, à Redruth, dans le cadre du mouvement des crèches, Movyans Skolyow Meythrin, d'un nouvel apprentissage de la langue pour les enfants de deux à cinq ans avec leurs familles. ■

#### Bibliographie

Ken George, *An Gerlywer Meur, Cornish-English, English-Cornish Dictionary*, Cornish Language Board, Bodmin, 2009.  
Ken George, *Geriadurig kernewek/sowsnek - english/cornish*, éditions Yoran Embanner, 2005.  
Frank Ernest Halliday, *A History of Cornwall : The Essential Guide to Cornwall Past and Present*, House of Stratus, Thirsk, 2001, réédition.  
Pour s'abonner au mensuel *An Baner Kernewek* : [trispem@care4free.net](mailto:trispem@care4free.net)

**Une manifestation de membres du parti Mebyon Kernow (les Fils des Cornouailles) dans les années 1970 au pied du White Hart Inn à St Keverne.**